

Témoignages de spectateurs recueillis par Cédric Juliens au sortir des représentations du *Carnaval des Ombres* données à Malmedy le 5 février 2012.

« **Nous, les frontaliers** »

- Ces histoires, elles ont eu lieu dans toutes les familles de la région.
- Notre spécificité locale n'est pas comprise par ceux qui ne sont pas de la région. A l'intérieur du pays, il y a confusion, ils nous jugent mal, alors que nous étions *annexés*. Eux, à Bruxelles étaient *occupés*.
- Moi, mon sang ne fait qu'un tour quand on me dit que je suis allemand. Même si j'ai fait mes études primaires en allemand, j'ai toujours parlé wallon à la maison.
- Quand ce sera joué à Bruxelles, il faudra expliquer le contexte, sinon les gens ne comprendront jamais. Il faudrait faire aussi un compte-rendu de la façon dont le spectacle sera perçu.
- Cette pièce sera-t-elle jouée à Saint-Vith ou à Eupen, chez les germanophones ? (*Geste d'effroi d'une dame de 78 ans : elle porte les mains à son visage :*) Ah ! eux, on connaît moins leur histoire...à part le fait qu'ils ont été annexés.
- On espère que les gens qui verront cette pièce découvrent une part de vérité. Ce qui est dit des « enrôlés » fait partie de notre histoire.
- A l'école, on n'en parle pas. En rhéto, un peu, de la Bataille des Ardennes mais pas de l'Annexion. Même pour nous, les Malmédiens, le spectacle est instructif.
- Quand on était en déplacement avec le club de foot, à Hannut, on se faisait traiter de « sales boches » et à Saint-Vith de « sales wallons ».
- J'ai vu deux fois le spectacle. Au delà de l'émotion, il y a l'instruction : sans en faire un cours d'histoire, il a remis les choses à leur place. L'acteur a travaillé deux ans sur ce spectacle, avec un souci d'exactitude.
- Je travaille à Namur et on continue de me dire « toi, tu viens des cantons rédimés ». Je réponds « et toi, des cantons périmés ».
- Le carnaval se fait en wallon dans un mélange de classes. Il réunit tout le monde par la fête et l'alcool, les gens oublient les identités, leurs souffrances. Même si autrefois, éclataient des disputes entre « les pros -(Belges ou Allemands) et les « pas pros ».
- En 1944, j'étais gamin, je me cachais à Xhoffray. Je me souviens de Malmedy tout rouge, en feu.
- En 1944, les Américains étaient chez nous. Ils lisaient et écrivaient des cartes de Noël. Ils se reposaient. C'était juste avant l'offensive Von Rundstedt. Moi, j'étais gamin : je mangeais du chocolat sur les genoux. Tout-à-coup, leur chef déboule : « les Allemands sont là, on se replie ». En trois secondes, ils étaient dans leur camion. Nous, il ne nous restait plus qu'à attendre.

- A Xhoffray, le 11 novembre, les vacanciers ne comprennent pas pourquoi on joue la Brabançonne devant le monument aux morts des Allemands. Il faut leur expliquer.

- Je me souviens que les Allemands, dans leur débâcle, n'avaient pas eu le temps d'enterrer leurs morts. Pendant des semaines, il a neigé dessus. Au dégel, les uniformes recouvraient les champs.

- Mes deux oncles sont morts en Russie, sous l'uniforme allemand. Moi, je suis le « parrain » de soldats américains tués et enterrés ici : Clarck et Maugham, deux noms parmi 7000 autres. Plusieurs fois par an, je vais fleurir leur tombe. Aller perdre un enfant à la guerre, pour qui ? pour quoi ?

« Le sacrifice des fils »

- Pendant la guerre, les fils se sacrifiaient pour que les pères ne soient pas déportés. Alors, ils se sont laissés enrôler. Leur idéal, c'était vivre.

- Les réfractaires, à la toute fin, étaient destinés à la déportation, vers les camps. Les camions bâchés étaient alignés sur la place. Puis ça a été la panique chez les Allemands et ce sont les soldats qui sont montés dedans.

- Il faut se rappeler que, pendant la guerre, la gare était grande pourvoyeuse d'emploi. Elle faisait vivre des dizaines de familles. Si le fils se cachait, le père était viré.

- Il y en a qui se sont mutilés pour ne pas partir.

- Celui qui désertait, c'était toutes les misères du monde pour sa famille.

- On ne peut pas dire qu'ils avaient le choix. C'était ça ou la répression. Avec l'espoir de s'en tirer. Que la guerre finirait un jour.

Un homme âgé, désignant mon carnet de notes : « Des livres comme ça, vous pouvez en remplir un par famille. ». Je remarque que, à chaque histoire qu'on me raconte, je dois souvent préciser : « sous quel uniforme ? »

« Libérer la parole »

- L'acteur a raison de libérer la parole des enrôlés de force – il est temps de mettre les choses au point. Il contribue à enlever la chape de plomb. Le sujet est tabou ici.

- Jamais personne n'a écrit sur ce que les gens d'ici ont ressenti.

- Quel ado, quel adulte a déjà eu en main un livre d'histoire qui parle de cela ?

- Mon père a été enrôlé de force à la fin de la guerre. Il avait 45 ans. On l'avait forcé à combattre sur le front russe. Il s'est rendu aux soviétiques. Il est revenu en '47, grâce à sa carte d'identité belge, qu'il avait dissimulée sur lui. Les russes l'ont relâché parce qu'il n'était pas Allemand. C'est sa carte d'identité belge qui l'a sauvé. Quand il est rentré, il a

été jugé coupable par les Belges de ne pas s'être caché. Il n'en parlait jamais, de « ça ». Il gardait ça pour lui. C'était trop atroce. S'il avait pu voir ce spectacle, mon père, cela lui aurait fait plaisir, certainement.

- Ce spectacle met en question notre éducation : pourquoi ne pas parler de cela ? Pourquoi tant d'occultation ?

- Il n'y a pas une personne dans la salle qui n'est pas concernée. Mon père est revenu de Russie avec la main éclatée par une grenade. Il ne s'est jamais plaint. Il n'a rien dit. Et quand on voulait en parler, on se faisait engueuler. Ici, tout le monde a des histoires semblables.

- Mon père a été enrôlé de force à 40 ans dans la défense anti-aérienne allemande : il tirait sur les bombardiers américains. Puis, il a été muté à Cologne, puis en Autriche. Pendant ce temps, la famille se cachait dans la cave avec les américains. J'avais 4 ans et demi. A un kilomètre de la maison, les Allemands s'avançaient vers nous, conduit par un gars du village. Il y a eu 200 morts civils.

- J'avais 10 ans en '44 : mon papa, enrôlé, n'est pas revenu non plus. Ce spectacle, c'est beaucoup d'émotion.

- On a tous eu des grands-parents dans la même situation. Les miens sont revenus, j'ai eu de la chance. Ils n'en parlent pas, ou alors avec un verre dans le nez, dans une situation de guindaille. Alors, ça devient glauque. Mon autre grand-père, n'en a jamais parlé. Sans doute parce que là-bas, c'était l'horreur, c'était une belle boucherie.

- Quand on parle d'un grand-oncle on dit « celui-là », sans plus préciser : il était du côté allemand.

- La guerre « froide », ça a été une réalité dans toutes les familles après la guerre : on gelait les contacts.

- Mon père, enrôlé de force, servait de garde forestier dans les Fagnes. Sous l'uniforme allemand, il faisait passer les Belges à travers les bois, d'une ville à l'autre, entre les mailles du filet.

- Après son enrôlement, un officier allemand a averti mon père : « si tu es envoyé sur le front russe, tu ne reviendras jamais. Dis-moi où tu as mal et je te ferai hospitaliser. » Cet officier avait 3 enfants, comme lui. Mon père a répondu : « les reins » et il a subi une opération. Puis on l'a envoyé en Italie, à Naples. Lors d'un combat, il s'est caché dans un caniveau, il a ôté son casque, sa veste, il a attendu le passage des troupes américaines et il s'est rendu. Les Américains l'ont livré aux Anglais. Les Anglais aux Belges, qui l'ont emprisonné à Vilvoorde. Le bourgmestre est venu témoigner en sa faveur et il a été relâché. Mon père prétend avoir passé toute la guerre sans avoir tiré un coup de fusil.

- Mes deux oncles étaient réfractaires. Ils ont été arrêtés en 1943. On a réclamé leur grâce à un Obersforher (officier allemand), d'origine belge. En vain. Les deux ont été exécutés, l'un, décapité à Cologne. Dans les années soixante, un des fils de cet officier allemand s'est marié avec une des filles d'un oncle exécuté. Ce mariage, c'était comme un enterrement.